

Zur

Elbinger Gymnasiums

Libliothek.

Pol. 8. I. 77-78

ROSA

Römisches Reich

105 Nov. 98.

DU

4 gr

LE TRIOMPH

Land - 1 gr 60

~~XXXXXXXXXX~~

L'INCONSTANCE



M. DCC. LXXXII.

B -

do Ped miter

~~Handwritten scribble~~

F

+ Struve

Per. H. B. 12565 III

18306



ROSALIE

OU

LE TRIOMPHE

DE

L'INCONSTANCE.



M. DCC. LXXXIII.

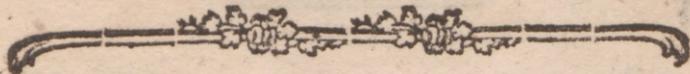
ROSALE
OU
LE TRIOMPHE
DE
L'INDOCHINE



2510

Pol. 8. I. 77





ROSALIE
OU
LE TRIOMPHE
DE
L'INCONSTANCE.

Si l'on calculoit les suites d'un premier engagement, à cet âge ou l'on est sans expérience des hommes & des passions, on succomberoit plus rarement & l'on chercheroit moins à séduire.

Il n'est pas nécessaire de prévenir les lecteurs sur l'origine de cette histoire, elle porte un caractère de vérité, qui n'admet aucun doute.

Mr. de St. Pau gentilhomme de Beauce épousa, pendant la guerre de 1760, la Comtesse Robieski, connue par ses charmes & ses foiblesses. Il en eut deux filles. La première ne vécut que trois ans. La seconde hérita de la beauté de sa mère, & malheureusement aussi du désir immodéré de plaire. En 1781 il épousa en seconde noces une autre Comtesse Polonoise, dont le

cœur étoit fort exercé. Mr. de St. Pau n'avoit rien sçu avant d'unir sa destinée à la sienne, & ne vit rien non plus de ce qui se passoit sous ses yeux.

Ily a des hommes assez heureux pour ne jamais rien sçavoir, ni rien voir, celui-ci, aimoit sa femme, gâtoit les enfans, mangeoit son bien, & goutoit ce bonheur qui est la privation de toute espèce de contrariété.

Mr. de Thésaunais Exempt aux gardes, étoit son ami, l'amant de sa femme & le mentor de sa fille. Comme il n'étoit pas

soupçonneux, on en étoit venu insensiblement à négliger jusqu'aux précautions d'usage. Il rentra un soir plus tard qu'à l'ordinaire; deux heures étoient sonnées. Il ne trouve ni valets, ni lumière. En cherchant à tâtons l'escalier, il apperçoit une lueur dans l'appartement de sa fille, va dans sa garderobe, ou sa femme de chambre dormoit à côté d'un laquais. Un reste de bougie, à chaque instant prêt à s'éteindre, donnoit encore des momens de clarté. Il entre doucement chez sa fille, pareillement endormie dans les bras d'un jeune Officier.

Aucun d'eux ne se réveille. Un éclat étoit dangéereux; il se retire sur la pointe du pied, & va se consulter avec sa femme. Il trouve la porte fermée; mais il avoit la clef de son cabinet de toilette; il l'ouvre & reconnoit les habits, le chapeau de Mr. Thésaunais, qui occupoit sa place auprès de la Comtesse. Quel parti prendre? Une scène ne faisoit qu'augmenter le désagrément de sa position. Il se décide à se retirer sans bruit, & va méditer sur ce qu'il lui reste à faire. Il destine un Couvent à sa fille, un Chateau à sa femme, une querelle à son ami, une vo-

lée de coup de bâton à son laquais, se couche & s'endort philosophiquement jusqu'au lendemain matin.

A neuf heures sa femme entre chez lui comme à l'ordinaire, l'embrasse & lui trouve *un moins bon visage*. Ils avoient coutume de déjeuner ensemble. „ Avant „ que vôtre fille descende, mon „ ami, je veux vous faire part „ de quelques idées sur son établissement. Elle est formée, il „ faut la marier; je crois que „ Thésaunais la prendroit sans „ peine. Je suis sûre qu'il a tout „ ce qu'il faut pour faire un bon

„ mari. J'ai pris des renseigne-
„ mens, je l'ai éprouvé; il nous
„ est attaché: c'est en vérité ce
„ qui nous convient. -- Oui,
répondit le mari, mais convient-
il aussi à votre fille? J'ai en tête
qu'elle a du goût pour Mr. de
Sancerre, (c'étoit le jeune Offi-
cier surpris) -- quel Sancerre?
elle ne le connoit seulement pas. --
non; je me suis trompé sans dou-
te. Eh bien proposez lui Thé-
faunais. J'y consens. Sur ces
entrefaites arrive Mlle. de St. Pau,
qui s'apelloit Rosalie. Ma fille lui
dit sa mère, nous pensons à vous
établir. Votre cœur a-t-il pré-

venu nos arrangemens ? Nous ne voulons que votre bonheur, parlez nous avec confiance. Elle répondit, ma mère, je ferai tout ce que vous voudrez, mon cœur est libre, mais puisque vous voulez bien me laisser l'usage de cette liberté, je vous avoue que j'ai une répugnance pour le mariage, dont je ne puis pas me rendre compte. Infantillage, continua la mère, que vous fera oublier M. de Thésaunais, fort propre à vous rendre également heureuse & aimable. Vous le connoissez depuis plusieurs années.

Mes chers & respectables Parens, répondit Rosalie, ordonnez de mon sort. Mon unique bien est de vous plaire. J'avoue d'ailleurs que je préfère M. de Thésaunais à tout ce qui s'est présenté jusqu'ici.

M. de St. Pau ne sçavoit s'il révoit ou s'il s'étoit trompé quelques heures auparavant. Il abrège le déjeuner pour réfléchir tout à son aise sur ce qu'il venoit d'entendre. Dès qu'il fut seul il combine tout & résolut de ne pas aller plus loin pour cet hymen.

Cependant Thésaunais avec qui tout étoit concerté vint faire

la demande. Son ami lui répond qu'il se trouvera peut-être plus d'une difficulté. La première c'est qu'il est ruiné, & ne peut pas donner un sol à sa fille. L'autre, c'est qu'il est lui même sur le point de se marier. Comment vous marier, dit M. Thésaunais, que voulez donc faire de votre femme? - - Elle ne l'est point ajouta-t-il, nous avons vécu ensemble en Pologne, & fait une cérémonie usitée dans ce pays au lieu de mariage. Croyez vous bien que sans cela..... mais d'ailleurs je ne vois pas pourquoi vous voulez épouser Rosalie? - -

Quest-ce que tout cela veut dire, replique M. de Thésaunais - - cela veut dire, mon cher, que puisque vous êtes amoureux de ma femme, il n'est pas nécessaire que vous foyez le mari de ma fille. M. de Thésaunais interdit, prend le parti de nier avec chaleur; & M. de St. Pau d'affurer froidement que ce mariage éprouvera bien des difficultés.

Le premier fort, & n'a rien de plus pressé que d'aller raconter cette sigulière conversation à Madame de St. Pau. Dans le premier moment de fureur elle entre chez son mari, & lui

demande compte d'un pareil discours. Il lui répond: „ Cette
„ colère, ma chère amie, est
„ inutile; l'illégalité de notre
„ mariage est le moyen de la dis-
„ solution que je médite; ce que
„ j'ai vu cette nuit en est le pré-
„ texte, & votre horrible pro-
„ position en est le vrai motif.
„ Rosalie ne vous cède en rien.
„ Je l'ai trouvée cette nuit avec
„ M. de Sancerre. La fermeté
„ avec laquelle elle nous a ré-
„ pondu m'a révolté. Choisissez
„ de retourner en Pologne avec
„ une pension, ou de vivre dans
„ un chateau. Quant à Rosalie

„ la fin du jour la verra dans un
„ couvent ou elle apprendra
„ qu'on ne va pas comme cela
„ dormir avec les hommes.

Tout cela s'exécute. La
Comtesse part pour la Pologne;
Rosalie pour une petite ville de
Normandie; Thésaunais voya-
ge; M. de St. Pau fait casser son
mariage, & cherche a oublier
dans les bras complaisans de la
volupté, les dégoûts de l'hymen.

Il rencontre dans le monde
assez d'objets de dissipation, &
après un an il oublia tout à fait
les Dames Polonoises. Il étoit
même assez tranquille lorsqu'il

réçoit une lettre de la Supérieure du couvent où étoit sa fille. On lui mandoit que son indocilité, ses mœurs & ses discours ne permettoient plus de la garder, & qu'on le prioit de venir la chercher.

Il y envoya en effet, mais avec une bonne lettre de cachet qui devoit la fixer à Charenton, dans la maison apellée le Val-donne.

Cela se passoit dans un tems où une fille célèbre, parvenue à la plus haute faveur, protégeoit volontiers les cœurs sensibles contre les pères ridicules, &

conservoit à la beauté, l'usage de son Empire naturel. Rosalie lui écrivit, & la pria de lui obtenir la permission d'aller joindre sa famille en Pologne. Cette grace lui fut accordée. Elle passa par Berlin, la ville de l'Allemagne, après Vienne, ou il y a le plus d'indulgence, le plus d'affaires de cœur, le plus de propos, & le moins de gêne réelle.

Le bruit de ses charmes lui attira une foule d'adorateurs. Aux agrémens d'une brune piquante, elle joignoit les Graces, l'élégance de la taille, des manières séduisantes, un esprit fin & gay,



des talens, & une vivacité dans les sens, qui donne de l'espoir à tous les hommes, & du bonheur à quelques uns.

Le premier qui mit à ses pieds sa fortune, son cœur, & ses prétentions fut le Prince P. Il étoit laid comme une chenille, négligé, fat & bourru. Elle commença par lui interdire le mot d'amour, & mit dans ses conditions qu'il lui permettroit un amant. Elle s'engagea de son côté à ne jamais le lui montrer, de manière qu'il ignoreroit toujours son nom, sa figure; les momens même qu'elle lui accorderoit.

Cet article du traité étoit cruel: mais le Prince étoit amoureux, dès lors on ne raisonne plus. Dès qu'il eut consenti, il prit possession de ses droits, c'est-à-dire qu'il put venir chez elle à toutes les heures. Il manquoit encore quelque chose à son bonheur. Elle éludoit; il falloit composer cependant. On joignit un nouvel article au traité, c'est qu'il choisiroit toujours pour ses momens de tendresse, celui ou elle seroit occupée de quelqu'autre chose, afin qu'elle ne s'apperçut seulement pas de ce qu'il feroit. Cela lui sembloit aussi désagréable, que

difficile dans l'exécution ; mais elle ne voulut jamais en démordre. Je peins, lui dit elle, je chante souvent, je vous abandonne ces momens, tâchés d'en tirer le meilleur parti possible. Il n'ôsoit pas articuler un mot crainte de déplaire & de perdre encore ces apparences de faveur. Ainsi lorsqu'emporté par l'yvresse des désirs, il lui tenoit ces discours brulans qu'inspire le délire d'une passion, elle chantoit un vaudeville, ou jouoit sur la Harpe un allegro. Un jour entr'autres, elle s'exerçoit devant ses glaces pour une contredanse dans la

qu'elle elle devoit figurer le soir dans un bal. Son costume réveilla les feux de cet amoureux Satyre. Tel autrefois on vit Pan courir après Syrinx. Elle tombe pour un moment, mais bientôt relevée de sa chute presque involontaire, elle bat un entrechat, & a la cruauté de montrer au Prince qu'elle n'a rien perdu de son agilité.

Elle avoit fait assez de progrès dans la peinture, elle donnoit tous les jours plusieurs heures à cet art enchanteur. Ses ouvrages paroient son cabinet. La figure de son véritable amant se

retrouvoit dans tous ses sujets. C'étoit Renaud avec Armide, ou Diomède avec Vénus, ou Tancrède avec Herminie.

Vous peignez bien, lui disoit le Prince; mais vos figures se ressemblent un peu. C'est que dans le monde il n'étoit qu'un homme pour elle. Pleine de son image, elle revenoit sans cesse sous son pinceau. Quel étoit donc cet amant adoré? un Anglois qui avoit la figure d'Antinous, la taille d'Hercule, la douceur d'Adonis, l'esprit d'Ovide, le courage de Bayard, la patience de Turenne, & la sensibilité d'Eugène.

Tant de ressources en faisoient un homme toujours nouveau, & cependant il ne s'en reposoit pas sur lui seul du bonheur de sa maîtresse. Quand il rencontroit quelque figure de fantaisie, & lorsqu'il avoit surpris les regards de Rosalie plusieurs fois fixés sur le même objet, il soupçonnoit un caprice involontaire, & la mettoit à même de le contenter, sans qu'il en coutât presque rien à son honnêteté. Jamais il n'y a eu d'homme comme vous, s'écrioit elle souvent. Vous rendez la fidélité facile, & vous faites de la constance un bonheur. C'étoit

en effet un homme rare. Il avoit beaucoup de femmes : mais il n'en n'aimoit qu'une. Il mettoit une grande différence entre faire des politesses & rendre des soins, & il sentoit à merveille qu'on pouvoit être à plusieurs & n'appartenir qu'à une seule.

La pratique d'un pareil systême entretenoit son imagination dans la plus brillante fraicheur. Semblable au papillon qui se repose un instant sur toutes les fleurs, mais ne se fixe que sur le sein de Flore. Ce n'étoit pas seulement son esprit, ses qualités, les talens qu'il avoit, c'étoit
ceux

ceux de dix autres. Chacune trouvoit en lui, si non un bonheur complet, du moins sa plus douce apparence.

Rosalie n'ignoroit pas qu'elle avoit des compagnes, mais non des rivales. Les épreuves qu'ils faisoient mutuellement de l'erreur de leurs sens fournissoit un sujet intarissable de conversations piquantes. Un événement malheureux interrompit cependant le délire de cette nouvelle façon de s'adorer.

Nous ayons dit que la Comtesse de St. Pau étoit revenue en Pologne. Elle avoit raconté à

deux de ses frères l'insulte que son mari lui avoit fait. L'orgueil de ces deux nobles s'étoit courroucé; ils prennent leur parti, montent en voiture avec leur Sœur, & arrivent à Paris, où nous avons laissé M. de St. Pau. En attendant une femme selon son cœur, il avoit pris une fille selon son goût, plus jolie qu'aimable, comme elles sont presque toutes. Nos Polonois parviennent à connoître ses allures, sa maison. Ils s'y rendent un soir à dix heures avec Madame de St. Pau. Ils étoient accompagnés de deux Heiduques. Les amans

soupoient tête à tête. L'ainé des Polonois lui parla en ses termes.

„ Monsieur vous nous avez fait
„ il y a plusieurs années l'honneur
„ d'entrer dans notre famille, &
„ tout nouvellement le chagrin
„ d'un fortir. Nous avons été
„ également sensibles à l'un & à
„ l'autre. Vous avez quitté vo-
„ tre femme, & pris une mai-
„ tresse. Pour remettre le tout
„ dans l'ordre, nous vous ren-
„ drons l'une, & nous vous dé-
„ barasserons de l'autre.,,

M. de St. Pau, trop étonné pour crier à l'assassin, prenoit le parti de la douceur, & offroit

d'en venir à des arrangemens. Il n'en est qu'un capable de nous satisfaire continua le brusque Polonois, c'est de consommer toute à l'heure la réconciliation avec Madame, pendant que mon frère passera là dedans avec Mademoiselle. M. de St. Pau commence enfin à s'emporter; mais les deux Heidiques levant sur lui deux énormes cimetières, le mettent dans la double impossibilité de répondre & d'obéir. Lorsqu'il fut radouci, le Polonois reprit la parole & lui dit, Monsieur, on n'en veut ni à votre vie, ni à votre personne: mais

vous devez une réparation à notre sœur. Vous projetez un mariage, si vous l'accomplissez de son vivant, songez que ce ne sont pas à vos oreilles qu'on s'en prendra.

Le second frère rentre, en disant, eh bien mon frère, j'ai fait ma tâche, tout le reste est-il arrangé? Oui répliqua-t-il. Quant à moi, dit celui-ci, je n'ai plus qu'une petite clause à faire exécuter, c'est que mon cher beau-frère, voudra bien tout à l'heure compter deux cens Louis à Mademoiselle. Ce n'est pas trop pour le plaisir qu'elle m'a fait, &

ce n'est rien pour celui qu'elle lui garde.

Cette Scène toute à la fois bizarre & ridicule fit quelque bruit, parvint jusqu'à Berlin, & fixa plus particulièrement les yeux du public sur Rosalie. Les propos s'en suivirent; ils déplurent. Il y a certains personnages des œuvrés qui mettent tout en gazettes, en brochures & vivent des sottises d'autrui, ou des foibles des jolies femmes. Elle chercha avec son Anglois le moyen de les faire taire. „Il n'en „ n'est qu'un, mon ami, lui dit- „ elle, c'est de vivre unique-

„ ment l'un pour l'autre. Per-
„ sonne n'est mieux que vous
„ dans le monde, & s'il est quel-
„ qu'un qui vous égale pourquoi
„ faut-il que je le connoisse? Les
„ heures coulent si vîte lorsque
„ nous sommes ensemble. „
(D'ailleurs ce qui d'abord n'avoit
été qu'un goût étoit devenu un
vrai sentiment chez Rosalie).
„ Laissons donc le funeste usage
„ de la coquetterie, qui est bien
„ moins le talent de plaire que
„ l'impuissance de fixer.

Son amant docile à toutes ses
volontés, lui répondit, croyez
mon aimable Rosalie qu'il en

couste à mon cœur d'éparpiller un encens dont vous êtes si digne : mais mon bonheur dépend de vous conserver ; c'est en suivant les leçons de la nature, & non les loix sévères de la société que j'y réussirai. La constance est une privation continue, un état violent, un combat perpétuel. Il existe en nous un besoin impérieux de renouveler sans cesse nos sensations : autrement les jouissances se changent en habitudes, & l'on perd les deux plus grands biens, le desir & l'espérance. C'est une antique absurdité de n'avoir donné qu'une

femme à un homme honnête & sensible, & est cent fois plus absurde encore de vouloir absorber les volages desirs d'une femme dans un seul homme.

Ne se guérira-t-on jamais de l'idée de croire que l'on commande aux passions. Non, ma chère Rosalie, non; je ne ferai jamais votre tyran. Je vous aime trop pour vous être fidele; je n'aurai pas le cruel égoïsme de concentrer vos plaisirs dans mon foible individu.

Rosalie l'intérrompt: „ vous
 „ êtes vrai, vous êtes éloquent,
 „ vous être tendre, & cependant

„ Belfon, vous ne me persuadés
„ pas. L'idée de penser que vous
„ dites à une autre ce que votre
„ bouche exprime avec tant de
„ charmes, me révolte; & si je
„ puis au contraire me laisser al-
„ ler aux songes de mon amour
„ propre, & me flatter que j'en-
„ tre pour quelque chose dans
„ votre manière de séduire, je
„ m'enorgueillis, & je plains mes
„ rivales.

„ Gardez vous de croire, ado-
„ rable Rosalie, que je puisse tenir
„ le même langage à une autre
„ femme quelconque sur la terre.
„ Ce n'est jamais la même chose

qui nous plait dans differens objets. J'aime Belinde autant que vous, il est vrai ; jamais je ne me suis permis avec elle cinq minutes de raisonnement. Elle a des attraits que vous n'avez pas ; mais aussi vous avez ce qui lui manque. Tout est tellement d'accord entre nous, que mon esprit, si nécessaire à votre existence, lui est tout a fait indifférent. Ma gayté lui tient lieu de tout, & j'avoue que la sienne me débarafse avec tant d'adresse du tourment de penser, qu'elle est devenue pour moi une espèce de besoin.

Ah, mon cher Belfon, reprit Rosalie, il seroit bien doux de vous aimer plus parfait; mais il m'est impossible de ne pas vous aimer tel que vous l'êtes. Cependant à ce jeu vous finirez par avoir quatre cinq six femmes. Je l'espère, répondit Belfon, & je travaille à m'en rendre digne; mais loin de leur en imposer, j'emploierai tout ce qui est en mon pouvoir pour leur faire adopter mon systême. Vous, ma chère Rosalie, que j'aime si tendrement, dont la beauté séduit ma raison, & dont la raison justifie si bien mon amour, ma chère Rosalie, don-

nez moi une preuve de confiance, prenez le Comte de B***. Il est si vrai, si tendre, si sensible, si ardent. Vous n'ignorez pas à quel point il vous aime. Mes discours ont redoublé sa tendresse pour vous. Faites ce seul essai, & vous me devrez votre bonheur.

Rosalie, moins ébranlée, que curieuse scavoir ce qui pourroit résulter d'une semblable folie, lui promit de ne rien opposer à ce qui pourroit livrer une partie de son cœur au Comte de B***. Il avoit l'esprit du monde, de la réputation, du faste, de la gayté,

une figure noble, & cet air modeste qu'on appelle timidité depuis quelques années, & qui dans le fait n'est que le respect du aux femmes qu'on estime.

Tant de qualités plaisoient à Rosalie, mais ne l'intéressoient pas. Le Comte amoureux de bonne foi, au troisieme entretien lui demande l'état de son cœur. „ Hélas, dit-elle, mon „ cher Comte, cette question „ qui vous paroît si simple, est „ bien embarrassante pour moi. „ Je suis par ambition à un homme que je n'aime point. Je „ voudrois être toute entière à

„ celui que j'aime , & peut-être
„ je ne devrois appartenir ni à
„ l'un ni à l'autre. J'ai promis
„ ma main au Prince P***. vous
„ le savez; il m'épouse en atten-
„ dant. J'ai la tête tournée de
„ mon Anglois , dont un seul
„ regard fait mon bonheur , &
„ dont le systême me désespère.
„ Il veut absolument que je vous
„ aime, parcequ'il m'adore, &
„ il ne sera heureux, dit-il, que
„ lorsque je serai dans vos bras.

Ah chère Rosalie, reprit le
Comte anéanti on vous êtes
dans le délire, ou Belfon ne vous
aime plus. - - Qu'apellez vous

il ne m'aime plus ; mon image ne le quitte pas, ses bienfaits ont presque épuisé ma reconnoissance ; jamais le sentiment ne prit un langage si tendre. Ses secrets font au fond de mon cœur, il aime Bélinde, Rosire. . . . Ciel qu'elle illusion répliqua le Comte de B***. Quoi cet indigne partage ne vous ouvre pas les yeux ? Est-ce qu'on aime lorsqu'on ne trouve pas l'univers entier dans l'objet qu'on possédé ! Chaque comparaison est une perte pour l'une de vous trois. Et que sont les plaisirs sans l'yvresse de l'illusion ? comment peut-on

la conserver, si des souvenirs involontaires viennent, si non troubler, du moins affoiblir ce moment de félicité. Nous n'avons pas assez de nous même pour faire le bonheur de l'objet à qui nous nous donnons, & nous lui disputerions une partie de cette existence! Ah Rosalie, si je pouvois toucher le cœur d'une femme, tous les hommes m'alarmeroient. Qu'elle est la conquête qu'on garderoit si le bandeau de l'amour ne fermoit pas les yeux d'une femme sur les défauts de son amant, & sur les qualités de ses rivaux?

Ces fortes d'entretiens jettoient Rosalie dans une douce rêverie. Le Comte n'avoit pas l'éloquence de Belfon, & cependant elle le comprenoit mieux.

Le Prince P * * *. qui ne sca-voit à quoi attribuer les fréquentes distractions de Rosalie, qui avoit vu les assiduités de Belfon, & qui voyoit commencer celles du Comte, se réjoüissoit intérieu-
du train que prenoient les choses. Il conclut qu'elle étoit excédée de son Anglois & l'avoit renvoyé; que le Comte auroit le même sort, & qu'à la fin elle trouveroit en lui de quoi les remplacer tous

deux. Je viens vous faire ref-
souvenir, lui dit-il un jour, que
je suis votre amant, & que je
dois être bientôt votre mari. Je
l'avois en effet un peu oublié,
répondit-elle, mais ce n'est qu'un
défaut de mémoire dans le quel
mon cœur n'entre pour rien.
Donnez moi ma Harpe? -- Est-ce
que vous ne pourriez pas rester
un moment sans musique? par-
donnez moi, mais j'aime à faire
quelque chose quand se cause. --
Vous craignez terriblement l'en-
nui avec moi. -- Non pas l'en-
nui, vous avez assez d'esprit,
mais vous vous imaginez que

parceque l'on est, l'amant d'une femme, on a toujours le droit de la distraire de ses petites occupations domestiques; & vous oubliez qu'une careffe n'est pas toujours la suite du sentiment, mais quelque fois un supplément à la conversation. - - Mais sçavez vous aussi qu'avec votre esprit, votre Harpe, votre pinceau, & vos vers, je suis l'homme que vous voyez le moins; Car à bien prendre vous ne m'accordez que le tems de votre sommeil, & Dieu sçait si vous ne rêvez pas encore pour un autre. Mais j'ai une nouvelle à vous ap-

prendre, ajouta-t-il avec une espèce de malignité; scavez vous que votre Anglois trouble un peu la tranquillité de nos femmes, & que.... -- oui Bélinde, Rosire -- Comment vous le scavez! -- Sans doute -- Qui vous l'a dit? -- lui même. Eh bien s'il faut vous l'avouer je vous ai fait une injustice; j'avois soupçonné que cet Anglois étoit l'amant dont vous m'aviez menacé. -- Voila comme font les hommes, froids ou jaloux, indifférens ou injustes -- Non, mais on est inquiet, & je suis d'assez bonne foi pour vous avouer que je pardonnerois une

foiblesse pour cet Anglois. Car c'est bien l'être le plus séduisant. Moi même je ne 'puis me défendre de le rechercher. Comme le Prince devenoit tendre, & que Rosalie se sentoit des dispositions entierement contraires à celles du Prince, elle rentra dans sa chambre sous quelque prétexte. Un moment après Belfon vint l'y trouver, elle n'eut rien de plus intéressant à lui conter. Nouvelle preuve, chère Rosalie, lui dit-il, de l'utilité de mon systême. Mes rivaux même vous entretiendront de moi, & leur éloge dans leur bouche nourrira les

heureuses impressions que vous avez reçues. Tout l'art de séduire est de bien aimer, & c'est parceque j'aime à confondre nos deux ames que vous m'accordez un retour au quel je dois le charme de ma vie - - Je puis cependant vous prouver, répliqua-t-elle, qu'il faut vous défier de votre opinion. J'ai vu le Comte de B***. Il m'a parlé de son amour, il a combattu vos principes avec tant de chaleur, que j'ai été entraînée, & je vous confesse qu'avec du tems il triompheroit-- J'ai donc raison de vous répéter qu'un seul amant ne suffit pas.

Celui-ci arrive à votre cœur par une autre route. Jugés d'une constance que deux conversations entament. Vous avoués que le Comte s'est fait écouter. Eh bien encore une autre épreuve; je vous amene ce soir le Chevalier de Bercy. C'est un jeune Seigneur de la Cour de France; permettez qu'il vous rende des soins & faites lui au moins l'honneur de balancer entre lui & le Comte de B * * *. -- Amenez tout ceque vous voudrez; sans doute qu'il m'amusera s'il a de l'esprit & de l'usage; mais qu'en conclurez vous? -- Rien, si ce n'est

n'est que vous aimerez en lui quelque chose qui n'est ni dans le Comte, ni dans moi. Je suis si sûr de mon fait, que dans ce moment, je m'arrange avec Cydalise, chez qui j'ai découvert une qualité, dont jamais femme jusqu'ici n'avoit daigné se parler à mes yeux. -- A merveille, ainsi donc vous voila maintenant avec quatre femmes? -- Oui ma belle Rosalie, dont aucune ne vous ôtera mon cœur.

Il achève ces mots sur sa belle bouche. -- Homme, cher & cruel dit-elle à demi-voix, vous détruisez notre bonheur, car

soyez bien convaincu que lorsque vos regards enchanteurs allument dans mes veines tout le feu du désir, des craintes involontaires suspendent sa brulante activité, & je me dis, si cet homme, maître de mes sens comme de mon cœur, prodigue sa tendresse, que suis-je pour lui?

Avant de répondre il la mit dans l'impossibilité de continuer ses doutes. En effet, tout ce que peut employer la volupté, si féconde en ressources pour arriver au même but, tout ce que l'amour a de langueur & d'emportement, fut mis en usage, & Rosalie, fut

si bien vaincue par le plaisir, que l'apparence même d'un doute, eut été un ridicule. Chymère! pure chymère dira-t-on, cela est hors de la nature & impossible à concilier. Non, non: mais ce développement a besoin d'être médité.

Chaque femme a toujours un côté essentiel par le quel elle nous enchaine. Dans Rosalie, c'étoit un entier abandon de tout son être. Rien n'étoit calculé, rien n'étoit préparé chez elle; le moment amenoit tout, & jamais le plaisir ne s'est montré sous des formes aussi voluptueuses.

Belinde spirituelle, vive, écartoit tout ce qui tient à l'ennui; la jouissance étoit pour elle un éclair, fort rarement répété, & Belson plutôt occupé étoit de ne pas affliger son amour propre, que de tout autre soin.

Rosire avoit des principes assez sévères; sa beauté faisoit moins de bruit que ses résistances, & le genre de faveur que l'amour le plus tendre lui arrachoit pouvoit combler un amant, sans désoler un mari.

Cydalise soutenoit qu'une faveur n'établissoit jamais un droit constant, & que chaque victoire de-

voit coûter un nouveau combat; que c'étoit la seule façon de ne pas confondre l'amour & l'hymen, & qu'enfin l'usage établi, étoit d'autant plus vicieux, qu'il donnoit deux maitres à une femme au lieu d'un.

En combinant les systêmes, les positions, les caractères, il est incontestable que Belfon pouvoit avoir raison, & qu'il devoit être beaucoup plus aimable pour chacune d'elles quatre, que s'il se fut borné à en adorer religieusement une seule. Cette manière de voir est d'autant plus délicate, que c'est aux qualités que l'on

s'attache. Le physique des sens est toujours le même, mais ce qui plait étant différent, il est bien clair que cette différence seule opère les attachemens que l'on éprouve.

Belson étoit si satisfait de ses expériences, qu'il désiroit de bonne foi faire participer les autres à son bonheur. Il amena comme il l'avoit promis le Chevalier de B * * *.

Cet homme ne disoit que ce que tout le monde dit; mais il le disoit mieux que qui que cesoit. Il avoit tous les tons, sans être de l'avis de tout le monde. La

douceur de son caractère, n'étoit ni foiblesse, ni paresse d'esprit; mais bonté d'ame. Les graces du corps, & du langage lui donnoient tous les suffrages; & prévenoient avantageusement du moins, s'ils ne decidoient pas tous les cœurs. Malgré tant d'avantages, il parut plus aimable que dangereux à Rosalie. Il déplut complètement au Prince P***. Mais il s'en consola en supposant qu'il avoit remplacé le Comte, comme le Comte avoit remplacé l'Anglois. Cette triple épreuve le rassura contre l'inconstance de Rosalie, & il résolut de l'admet-

tre au partage d'une fortune immense. La proposition lui en fut faite dant un moment de complaisance. Après avoir rêvé quelques minutes, donnez moi ma Harpe, dit-elle; au même instant elle se met à chanter une ariette de la belle Arlène qui commence par ce vers,

Non, non, non j'ai trop de fierté.

Pour me soumettre à l'Esclavage &c.

Toute plaisanterie à part, ajouta-t-elle, je sens comme je le dois votre générosité, & & je vous demande trois jours pour vous assurer si j'en serai digne. Avant de recevoir un bien

fait il faut être sûre de le mériter
un jour.

Elle vouloit employer le tems
du délai à consulter ses amans sur
le parti qu'elle avoit à prendre.

„ C'est de vous, adorable Ro-
„ falie, lui dit Belfon, qu'il faut
„ prendre conseil. Tout dépend
„ du prix que vous donnez à la
„ fortune, à l'opinion. Vous
„ serez riche & Princeffe; mais
„ aussi vous serez esclave & mar-
„ tyre.

Renoncer à l'amant que j'ado-
re! „ Qu'appellez vous y renon-
„ cer? Continua Belfon, cela
„ n'est plus en votre pouvoir,

„ le sentiment que l'indulgente
„ nature à mis dans votre ame
„ est indestructible. Faites mille
„ sermens, plongés vous dans la
„ retraite, succombez sous le
„ travail, tout sera inutile, cette
„ passion maitrisera votre cœur, &
„ la réflexion ne fera que l'y gra-
„ ver plus profondement. L'uni-
„ que moyen de n'être pas victi-
„ me de ce sentiment tyrannique,
„ c'est de lui donner le change &
„ de l'égarer d'objets & objets.
„ S'il est concentré dans un seul,
„ il se tourne en frénésie, & est ac-
„ compagné de transports ja-
„ loux, ou d'une déraison habi-

„ tuelle ou d'une langueur incom-
„ patible avec les devoirs de la
„ société, s'il se répand sur plu-
„ sieurs objets, il agit avec moins
„ d'acharnement. Quiconque
„ s'engage sous les drapeaux de
„ l'hymen doit faire ce calcul.
„ L'expérience journalière lui en
„ démontre la justesse; il n'est pas
„ une femme sur cent qui ait pu
„ supporter le joug du mariage
„ sans permettre à quelqu'un de
„ l'aider. Loin de la blâmer voyez
„ comme la Société s'empresse
„ de venir à son secours. L'adultère
„ reparoit un jeu. La loi reconnoit
„ tous les enfans nés pendant le

„ mariage ; on insulte aux pré-
„ cautions des Italiens ; on se
„ moque des Serrails ; les Théâ-
„ tres font publiquement justice
„ des maris. — Quest-ce que
„ tout cela signifie, si ce n'est que
„ les liens éternels sont contre la
„ nature de l'homme. Non, le
„ bonheur est dans l'inconstance ;
„ l'infidélité a quelque chose d'ap-
„ pétissant qui multiplie les jouis-
„ sances. Hélas elles sont si im-
„ parfaites ! si la nature n'étoit
„ qu'un vaste tapis de verdure,
„ ou une immense forêt, son
„ aspect porteroit l'ennui dans
„ nos ames : mais cet heureux

„ mélange de collines d'ou se pré-
„ cipitent les cascades , & de
„ plaines ou serpentent les fleu-
„ ves; ce vaste ensemble parfè-
„ mé de bosquets, de gazons, de
„ champs enrichis , présente à
„ l'œil un tableau toujours neuf.
„ La variété préside à nos mets,
„ à nos vétemens , à nos jeux,
„ à nos meubles, à nos entretiens,
„ & nous voulons soustraire à
„ son Empire le plus doux, le
„ plus sacré de nos besoins. Ah
„ Rosalie, ma chère Rosalie,
„ montrez moi les heureux que
„ la fidélité & la constance ont
„ faits. Quant à moi je puis vous

„ faire connoitre une foule de
„ leurs victimes. Que pouvez
„ vous desirer audelà de votre
„ situation actuelle ? Entourée
„ d'un homme, qui tous les
„ jours chérit de plus en plus ses
„ chaines. (Dans ce moment le
„ baïser le plus animé interrom-
„ pit leur conversation pour quel-
„ ques minutes) D'un amant
„ que vos faveurs enflamment
„ chaque jour d'avantage ; d'un
„ autre homme dont le sentiment
„ le plus épuré berce votre
„ amour propre des plus douces
„ chymères ; & d'un troisième
„ enfin dont l'active gayté écar-

„ tera loin de vous le pédantisme
„ de la réflexion & le radotage
„ de la morale. Quel destin est
„ plus beau ! Voyez la Comtesse
„ se Robieski, elle s'entêta de la
„ manie de l'hymen; qu'arriva-
„ t-il ? elle fut surprise dans son
„ lit avec Thésaunais, delà rup-
„ ture, éclat ridicule, scènes
„ publiques. Voila cependant
„ ou mène la constance. Pour
„ moi je vous l'avoue, je frémis
„ quand je pense aux maux qu'el-
„ le a fait sur la terre.

Je suis séduite sans être con-
vaincue. Mais, mon cher Belfon,
permettés moi d'écouter aussi le

Comte de B***. Ou la foiblesse de ses raisons rendra les votres plus victorieuses encore, ou vous même apprendrez à douter.

Elle l'invita en effet le lendemain à déjeuner avec elle, & accompagna son billet d'un air de mystère, qui porta quelque espoir dans l'ame désolée de ce second amant. Il arrive & la trouve sur un sofa, jeune & belle comme l'aurore. Sa parure avoit cette propreté négligée qui annonçoit quelque arrière-projet, & ses yeux avoient cette douce langueur qui suppose le besoin de

s'épancher. Asséyez vous, mon ami, lui dit-elle, & venez m'arracher aux tourmens de l'incertitude. Le Prince P***. veut fixer ma destinée. Dans trois jours je lui donne ma main, ou refuse à jamais son rang & les autres avantages. Me sacrifierai-je, ou m'abandonnerai-je aux événemens? Obéirai-je à la raison qui donne des plaisirs si imparfaits, ou à l'amour qui donne des peines si délicieuses?

Belle Rosalie, répondit le Comte, vous ne serez pas plus fortunée avec l'opulence qu'avec le systéme de votre Anglois. Il

fera l'ouvrage de votre cœur & non des hommes. Jusqu'à ce que vous en ayez rencontré un qui n'existe que pour vous, dont vos regards, votre souris fassent la destinée, qui vous épargne les soins du présent, & les sollicitudes de l'avenir, qui écarte de votre ame des souvenirs qui ressemblent à des reproches, & des craintes que l'expérience justifie; qui ne soit jamais présent à vos défauts, & assiste à vos qualités; que votre beauté enchante, que votre caractère rassure, que votre esprit dirige, que vos manières flattent, que

vos vertus énorgueillissent, que
votre douceur enchaine, que
vos talens amusent, & que tous
ces dons réunis fixent à vos seu-
le; n'esperez jamais de félicité
parfaite. Ou est ce phénix? répon-
dit Rosalie. Nulle part continue
le Comte. L'amour ne fait pas
de semblables prodiges; mais
tout ce qu'il fait est de vous mon-
trer tout cela dans l'homme for-
tuné qui subjuguera votre cœur in-
décis. - - Vous sçavez qu'il est
tout subjugué ce cœur si tour-
menté, & que l'inconstant Bel-
son y règne - - Il n'en n'est rien
belle Rosalie; vous êtes séduite;

mais vous n'aimez pas véritablement. Si une vraie passion vous commandoit, déjà la jalousie auroit livré votre ame à ses serpens. L'amour ne connoit pas cette sérénité répandue sur tous vos traits, il éprouve tour-à-tour les convulsions de la haine, le dépit de l'infidélité, le tourment des partages. La crainte de perdre ce qu'on aime, on du moins l'embarras de le conserver, suffit seul pour éloigner cette gayté tranquille avec laquelle vous me consultez. -- Ah! mon cher Comte, ne me dites jamais que je n'aime pas. Si je n'avois point d'amour

j'aurois trop à rougir aux yeux de celui qui me fera connoître un jour ce que c'est qu'aimer. Ah si c'étoit vous ! vous à qui j'ai avoué mes foibleſſes -- Si c'étoit moi je me joindrois à vous pour en effacer le ſouvenir de votre mémoire. Quel eſt le barbare qui peut reprocher à une femme ſenſible les erreurs paſſagères de ſes ſens. Je ſçais avec qu'elle rigueur on traite votre ſexe ; mais jamais je ne fus complice des injuſtices du mien à cet égard.

Ce dernier trait fit une impreſſion profonde ſur Roſalie. Dans ce moment ou ſervit le déjeuné,

& le Prince P. arriva; ainsi cette conversation fut finie sans que le projet de l'hymen eut été mûrement pesé.

Le Prince fit apporter pendant le déjeuner une caisse venant de Paris. On l'ouvrit. Elle contenoit des diamans montés dans la plus grande perfection, des bijoux de toute espèce; différentes étoffes ou le goût le disputoit à la richesse. Vous avez été parfaitement bien servi, dit Rosalie, quel est donc votre commissionnaire? Je n'y connoissois personne, répondit le Prince, j'ai prié le Chevalier de B... de me faire

faire mes emplettes, & il s'en est acquitté comme vous voyez. C'est un garçon charmant; il y a des femmes qui ne l'aiment pas, ajouta le Prince d'un ton malin, mais j'avoue sur cet article n'être pas de leur avis. Tant pis pour elle, dit Rosalie, je l'ai vu deux fois, & il m'a infiniment amusée.

Le Comte examinoit moins les emplettes que l'impression qu'elles faisoient sur Rosalie, & surtout que celle que fit l'arrivée du Chevalier qu'on annonça. Il apportoit les explications qu'on lui avoit envoyé, & la conversa-

tion roula sur la mode & les meilleurs artistes de France. Le Comte partit; le Prince peu après remporta ses bijoux; Rosalie retint le Chevalier. Il s'est un peu pressé, dit elle, de vous donner cette commission, Monsieur. Je n'ai rien promis, & je ne suis pas même disposée à promettre.-- Quoi? vous, qui vous êtes conduite comme un ange, qui avez Belfon, qui allez prendre le Comte, qui m'aurez bientôt, vous balanceriez, vous feriez la folie de refuser cinq cens mille livres de rente, que le Ciel dans sa complaisance vous envoie. Pensez donc, ma chère amie,

amie, que nous serons tous trois ruinés dans deux ans, & que cette fortune pourra à peine nous soutenir. Vous ne méritez pas ce que la Providence fait pour vous. Gardez vous bien d'hésiter, & dès ce soir, oui dès ce soir, épousez en bonne forme. Vous n'avez pas deux minutes à perdre; je suis l'ange tutélaire qui conduit tout ceci, n'allés pas déranger ma besogne. Si vous sçaviez ce qu'il me faut de soins! Ce n'est pas le tems d'en parler. -- Mais enfin à mon insçu, sans me consulter, vous me mariez, vous travaillez pour moi, &

vous ignorez si je vous avoue, & si je partage vos vües. - - Voila un beau mérite de servir les gens quand ils vous en prient, ou de les associer à toutes les inquiétudes inséparables des succès douteux. Non, cen'est pas ma méthode. Pendant que vous vous amuserez des folies de Belfon, & que vous vous attendrirez avec le Comte, je ferai votre état, votre fortune, vous m'en remercerez, où vous ne m'en remercerez pas, je n'ai point le tems d'y penser. En tout cas le bonheur de vous avoir été utile ne me manquera pas. Adieu, bel-

le Rosalie, vos intérêts, devenus mes occupations les plus chères, m'appellent chez le Prince & je vais engager votre parole.

Elle répond; il part comme un éclair, & la laisse au milieu de ses réflexions, plus incertaine que jamais, mais vraiment enchantée d'un procédé si noble.

Le Chevalier en effet ne manque pas de peindre en traits de feu le dés-intéressement, la reconnaissance de Rosalie. Le Prince dans ce moment d'yvresse régla les articles du contrat, & fit toutes les dispositions pour

terminer ce mariage le lendemain au soir.

Cependant Rosalie sentant approcher le moment, envoie chercher Belfon, & lui fait part de ce qui s'étoit passé au déjeuner, & surtout des soins du Chevalier.

„ Malgré cela, dit Belfon, je
„ persiste dans mes principes, &
„ je suis trop honnête pour vous
„ conseiller le mariage. Au point
„ ou en font les choses, vous ne
„ pouvez vous dispenser de re-
„ connoître les services du Che-
„ valier. Sa loyauté mérite cer-
„ tainement des faveurs. Vous
„ voila dans la nécessité de pren-

„ dre encore un nouvel amant :
„ mais comme je prévois que
„ les conseils seront préférés aux
„ miens, permettez moi, divi-
„ ne Rosalie d'être spectateur des
„ événemens, & de me charger
„ simplement des détails de votre
„ bonheur, sans me mêler de ces
„ grandes résolutions qui ont de
„ l'influence sur la vie entière.

Je vois avec douleur, dit Ro-
salie, que je ferai la sottise, tout
en examinant si je dois la faire.
-- C'est assez la marche du cœur
humain -- Que ce pauvre Prin-
ce avec tous ses diamans, sa for-
tune, finira par être ce que sont

les maris - - cela est incontestable - - que je vous trouverai séduisant, que le Comte me persuadera qu'il n'existe que pour moi; que le Chevalier exigera, pressera, profitera des circonstances - - C'est prophétiser très juste. Je ne vois aucun remède à un mal que le Prince peut prévoir comme nous, & qu'il ne s'empresse pas plus d'éviter que nous. - - Eh bien je l'éviterai, moi ce mal, & je vous proteste que je ne serai point la femme du Prince - - Pourquoi un nuage trouble-t-il vos beaux yeux? ô ma chère Rosalie, par

ou votre ami a-t-il eu le malheur de vous déplaire? si ma franchise vous offense, je peux me taire, mais non me déguiser - - Que voulez vous, Belson, il faut vous l'avouer; mais votre systême me refroidit malgré moi; loin de faire mon bonheur, il me conduit à un précipice dans lequel je vais tomber. Je n'ose m'examiner. Du moins si j'aime le Comte, ce ne seroit qu'une foiblesse; mais ce que vous me proposés est de l'inconduite. Je suis loin de faire pour lui, ce que j'ai fait pour vous, & cependant je serois plus excusable, car

enfin il vaut mieux se rendre au
sentiment qu'à l'amour du plaisir.
Son systême a des bornes qu'on
ne passe pas, le votre n'a jamais
de fin, & à vous entendre, il faut
toujours récompenser. Sans doute
vous êtes loin de m'abuser, mais
vous êtes dans l'erreur & vous
m'y entraînez--Ah Rosalie je vous
perds. Dès que vous raisonnez,
vous ne m'aimez plus. Voila,
voila les précieux effets de la
constance. L'idée funeste de ne
vivre que pour un homme, vous
en fait désespérer dix. Vous, à
qui j'ai cru un fonds de sensibilité
inépuisable, un seul homme l'ab-

forbe ! Ah Rosalie ! ma chère
Rosalie, je ne vous aurois jamais
cru perfide. -- Belfon, vous
m'accablez de reproches, & quels
font mes torts ? de suivre vos
conseils, & d'imiter votre
exemple. -- Cruelle ! vous triom-
phez avec un sophisme, mais
vous ne m'avez pas vu faire suc-
céder l'indifférence à l'amour.

Au milieu de cette discussion
ou l'éloquence de Belfon com-
mençoit à avoir le dessous, parut
le Chevalier avec les articles du
contrat. Elle le pria de le rempor-
ter & de dire au Prince que d'ici à
six mois, elle ne pouvoit penser

au mariage; que la reconnoissance ne suffisoit pas à sa générosité, & que cependant c'étoit tout ce dont elle pouvoit disposer dans ce moment.

Le Chevalier de B... accue-
lit ces grands sentimens avec un
éclat de rire, & dit à Rosalie que
c'étoit trop à la fois d'acquérir un
ridicule & de perdre un rang &
une fortune. - - Eh que voulez
vous donc faire, Madame, sans
état, sans bien? à votre âge on
ne conçoit pas ce que c'est que
d'être sans bien. On ignore que
les hommes ont conservé tout
leur mépris pour la pauvreté

qu'ils pardonnent même au vice
au défaut de naissance, aux pré-
tentions ; mais non à la misère.
C'est un mal qui renferme tous
les autres. Les Rois en détour-
nent la vue, les grands la dé-
daignent, les petits la fuient, tous
la craignent. L'opulence au con-
traire embellit la laideur, supplée
à la générosité par le faste, & re-
medie à tout. Songés que l'in-
quiétude & le besoin faneront les
roses de votre tein ; que lorsqu'on
a reposé sur le duvet, il est af-
freux de connoitre les privations
que le moral éprouve de plus
terribles changemens encore que
le physique.

Répondez pour moi, pendant que je lirai ce contrat, Belfon, dit Rosalie, car en vérité je ne sçais plus ou j'en suis. Je vous avoue que le Chevalier me paroît tout aussi bien raisonner que vous & le Comte. Belfon se lève & conduit le Chevalier dans une embrâsure de fenêtré & lui dit, vous ne comprendriez rien à mes conseils si je ne vous disois que j'ai dans ma poche un contrat de vingt cinq mille livres de rente sur la tête de Rosalie, à qui un haut rang, un mari, & une grande fortune ne conviennent pas. Elle ignore mes projets, je

ne veux point qu'elle connoisse la source d'ou vient sa fortune, pour ne pas altérer la pureté de sa jouissance.

Pendant qu'ils parloient ensemble, Rosalie sort sans qu'ils s'en apperçoivent & va chez le Prince, lui rend les articles, le remercie, mais refuse tous les dons. Elle lui expose ses raisons. Débat de générosité, désespoir du Prince, inflexibilité de Rosalie, projets insensés des deux parts, scène vraiment attendrissante.

A qui Rosalie avoit elle fait ce sacrifice? voila ce qu'elle signo-

roit elle même, & l'état de son cœur étoit un vrai problème, lorsque deux événemens également imprévus jetterent un grand jour sur ses obscurités.

Le premier fut l'arrivée de M. de Sancerre à Berlin. Ce jeune amant favorisé qui avoit couté tant de pleurs à Rosalie, venoit d'hériter d'une fortune immense, & lui en faire hommage. Un souvenir aussi rare & aussi généreux est d'un grand poids chez une femme sensible: Aussi versa-t-elle des larmes de reconnaissance. Hélas, dit elle, j'ai perdu le droit de recevoir vos

dons, & c'est de tout ce que j'ai perdu ce qui m'afflige le moins. Mais entraînée par mon desir de plaire j'ai terni l'autel sur le quel notre innocence avoit été sacrifié. Epargnez moi des regrets & de la confusion. Ami généreux, votre souvenir m'accompagnera jusqu'au tombeau. Si les Loix, répliqua Sancerre, ou plutôt les préjugés ne me permettent pas d'être à vous, ils ne me deffendent pas d'accomplir mes promesses. Vous avez un moyen de réparer vos torts envers moi; profitez-en, c'est d'accepter la moitié de ma fortune.

Rosalie persista dans ses nobles refus, & ferrant Sancerre dans ses bras, estimable jeune homme, lui dit elle, tu fais plus que de me donner ton bien, tu justifies ma première foiblesse, & tu m'en absous aux yeux de tous les cœurs honnêtes.

Le second événement fut la nouvelle de la mort de son père. Celui qui l'apporta lui remit différens papiers cachetés, parmi les quels se trouva un contrat de vingt cinq mille livres de rente sur sa tête. Le premier mouvement fut à la nature, & les autres furent un remercement à la Provi-

dence qui l'affranchissoit du besoin.

La retraite des premier jours de deuil lui donna le tems de décider son existence future, & voici ses dernières résolutions.

Elle écrivit cinq lettres. La première à Belfon lui disoit que l'aveuglement de l'amour pouvoit seul excuser son système; qu'il avoit détruit son charme, & la plus douce des illusions. La seconde remercioit le Chevalier de ses soins officieux, & lui offroit en récompense sa société, s'il y trouvoit quel qu'agrément. La troisième au Comte, lui avouoit

un penchant bien vif à céder à son amour, mais que jamais elle ne l'épouserait publiquement, parcequ'elle devoit cette résolution à un homme aussi estimable; que si après une longue épreuve, il leur convenoit d'unir leur sort, il ne tenoit qu'à eux de faire un tel usage de leur liberté; à Sancerre combien elle regrettoit de devoir le sacrifier à la tranquillité du Comte, & éloigner jusqu'aux traces du passé; au Prince que sa maison seroit la sienne, & que tous les soins de l'amitié le dédomageroient des caprices de l'amour.

Ces cinq lettres partirent le même jour de sa solitude, & ne produisirent pas l'effet qu'elles'en étoit promis.

Belson en fut frappé au point d'en être malade. Dans ce pressant danger, le Chevalier de B. toujours officieux, le soignoit. Rosalie inquiète, vraiment affligée envoyoit régulièrement deux fois par jour chez lui. C'étoit une attention sans doute, mais c'étoit trop peu pour ce qu'elle lui devoit. Alors le Chevalier se décide à lui apprendre que cet infortuné étoit l'auteur caché de sa fortune & qu'il souffroit, désespé-

ré d'avoir perdu son cœur. A cette nouvelle Rosalie hors d'elle même vole chez Belfon & s'efforce de lui rendre & la vie & son amour.

Le Comte de son côté avoit trop réfléchi sur les erreurs de Rosalie, il apprehenda les retours de l'habitude. Il vouloit avoir une maitresse charmante, il craignit de n'avoir qu'une femme ordinaire. Sa réponse fut ambiguë, poliment froide, & jetta Rosalie dans une mélancolie, qui se confondant avec les tristes impressions que lui causoit l'état languissant de Belfon, devint une espèce de consomption.

Sancerre, qui croyoit que ses procédés méritoient plus que de la reconnoissance, s'en retourna peu satisfait, avec la résolution de chercher dans les bras d'une autre femme, l'oubli de cette première passion.

Le Chevalier trouva de la dureté dans les procédés de Rosalie, & n'ayant pas eu le tems d'approfondir son caractère, il ne vit en elle qu'une coquette, sujette à des accès de générosité.

Le Prince qui ne sçavoit que faire de ses bijoux, les proposa avec sa fortune à une Demoiselle, moins jolie, moins aimable que

Rosalie, mais qui aimoit aussi moins la Harpe, & s'endormoit plus à propos.

Ces événemens devinrent pour Rosalie une ample matière de réflexions. Elle vit que la fortune ne faisoit pas le bonheur ; qu'il falloit encore moins compter sur l'amour, que dans le cours d'un an elle s'étoit donné trois hommes, deux ridicules & mille chagrins ; qu'un printems aussi orageux améneroit à grands pas une triste automne, & qu'il falloit à quelque prix que ce fut en imposer à ce desir de plaire & à la manie des conquêtes.

Piquée intérieurement de la froideur du Comte, elle en rechercha la cause, & apprit qu'il avoit rencontré une femme nouvellement arrivée à Berlin appelée la Baronne de Zebre. D'après le portrait qu'on lui en fit, elle étoit belle, sensible & mélancolique. Rosalie désira la connoître, & y parvint. Après les premières visites, vint la confiance. Elle nait promptement chez les femmes qui ont le cœur plein d'amour & de malheur. La Baronne lui fit son histoire en ces mots.

Veuve à vingt & un an d'un époux que je n'ai eu ni le tems de connoître, ni le bonheur d'aimer, je me sentis un vuide dans l'ame, que le sentiment seul pouvoit combler. Parmi divers hommages qui me furent offerts, je reçus avec plaisir ceux de M. de Chatonay. Dans le cours de cette liaison chaque jour découvroit une vertu nouvelle. Il étoit gouverneur de la ville que j'habitois. Juste, bienfaisant, laborieux, on n'entendoit que son éloge. J'allois quelquefois à son orgeuil, je vous l'avouë, à m'associer à tant de qualités, & sûre qu'un homme | d'un
pareil

pareil caractère, ne pouvoit ex-
poser à aucun repentir, je com-
mençois à lui abandonner mon
cœur, avant de sçavoir s'il pré-
tendoit à ma main. Je ne crois
pas que femme au monde ait ja-
mais joui d'un bonheur si parfait.
Ses soins me prévenoient sur tout.
Je ne connus ni l'inquiétude, ni
les nuages, ni les craintes. Cet
état si doux dura près de six
mois. Mais le croirez vous, ma
chère Rosalie, l'excès de mon
bonheur le détruisit. Cette conti-
nue nécessité d'admirer, cette
uniformité de sensations, portè-
rent dans mon ame un ennui

E

sourd, sur lequel ni ma sensibilité, ni ma raison ne purent rien. Ce que je sentoís pour mon amant n'étoit plus de l'amour. Je ne sçais si ses vertus m'humilioient, ou si je m'étois abusée sur la nature de mes premières impressions; mais il n'étoit pas possible de plus estimer & de moins desirer un homme. Infortunée, me disois-je à moi même, si le sort qui se joue si souvent de nos projets, t'eut jetté dans les bras d'un jaloux, d'un inconstant, d'un traître, tes larmes couleroient sans cesse. L'amour t'a soumis un Dieu sur la terre, & déjà les

langueurs de l'ennui préparent une rupture. Toutes ces réflexions glissoient sur mon ame, que la tristesse consumoit au point de ne pouvoir plus la cacher. M. de Chatonay s'en apperçut. C'eut été un crime de lui dissimuler quelque chose. J'épanchai mes malheureux secrets dans son cœur. Il gémit, se tut, & pardonna. Comme ses devoirs le fixoient dans la ville où j'étois établie, & que l'absence est le seul remede à l'amour désolé, je résolus de m'éloigner & je vins à Berlin, où quelques parents fournissoient un prétexte à mon sé-

jour. Je m'y suis informée du ton de la société, & des hommes aimables qui la composent. On m'a cité le Lord Belfon & le Comte de * * *. On m'ajouta que le premier étoit dans vos fers. Je désirai connoître l'autre. La redoute, le spectacle m'en fournirent l'occasion. Je trouvai la renommée assez fidelle, & disposée à réparer les torts que j'avois eus avec l'amour. Je crus voir dans le Comte autant de qualités & moins de perfections que dans M. de Chatonay. Sa douceur lui plut, & après ces fortes de conversations, ou sous

prétexte de s'éprouver on s'arrange, je cédaï à l'idée des hommes qui s'imaginent que nous n'avons qu'un genre de preuves à leur donner de notre sensibilité. Mon choix fut justifié pleinement. Mon nouvel amant avoit une raison douce qui remplissoit délicieusement les intervalles des plaisirs, & quelque fois même une espèce de sérénité qui cachoit, ou plutôt qui monroit le tendre intérêt qu'il prenoit à mon bonheur. Ce n'est point un homme à saillies ; il n'aime ni les fêtes, ni l'éclat ; mais une sérénité enjouée répand du charme.

dans la société, & certainement je suis heureuse, du moins je le crois. J'avouerais cependant qu'avant de connoître ces fortes de liaisons, je me les étois représentées sous un tout autre point de vue.

Sans doute, Madame, lui dit Rosalie, les passions prennent quelque fois une autre marche, mais ne désirez pas la connoître, & pour répondre à votre confiance, je vais..... Dans ce moment on annonça Belfon. C'étoit sa première sortie. Le Chevalier l'accompagnoit. Il ne lui restoit de sa maladie que cette

paleur intéressante & si dangereuse. A cette première entrevue les yeux de Rosalie se baignèrent de larmes, elle ne chercha pas même trop à les cacher.

La Baronne embarrassée du personnage qu'elle alloit jouer se leva après avoir pris jour pour achever leur entretien. Le Chevalier la reconduisit. Belfon seul avec Rosalie lui demanda le nom de cette belle Etrangère, sa demeure, ce qu'elle faisoit à Berlin, si elle étoit aimable, enfin tout ce qu'on veut sçavoir. Rosalie l'instruisit de tout & comme il écouloit avec grande attention,

elle ajouta un peu malignement vous devriez la mettre sur votre liste. D'honneur j'y pensois, répondit-il avec candeur, cela pourra même nous arranger tous deux, & d'après ce que vous m'avez raconté, le Ciel me destine à faire son bonheur. Je n'ai pas les sublimes perfections auxquelles vous aspirés en secrets, & pendant que vous vous perdez avec lui dans les hautes régions du sentiment, je consolerais peut-être la Baronne des ennuis inséparables de la fidelle assiduité. Mon cher Belfon, répondit Rosalie, ferez vous toujours une

énigme pour moi? Comment, vous regrettez ma perte au point de succomber sous cette impression, & le premier usage que vous faites de votre santé rétablie, est le projet d'une infidélité. - - Ah Rosalie, de votre côté ne concevrez vous jamais que l'amour véritable, conserve la première place à l'objet adoré, mais n'exclut pas tout autre sentiment. Parlez, dites un mot, & je vous sacrifie Belinde, Rosire; je ne verrai pas même la Baronne; mais vous promettre de n'avoir jamais d'autre femme seroit le serment d'un fol, & l'époque

d'une séparation prochaine. La seule chose contre la quelle il faille se prémunir en amour, c'est le dégoût. Il y a du remede à tout le reste. Or quest-ce qui amene le dégoût? La liberté perdue, la tyrannie de l'égoisme, le projet un peu barbare d'anéantir un homme. Car n'est-il pas anéanti celui qui ne peut plus faire usage ni de sa gaité, ni du don de plaire, ni de l'espoir de vaincre? - - Je n'ai point votre éloquence, Belfon, mais je ne vous répond qu'un mot. Combattez le si vous pouvez. Vous m'aimez, je n'en puis douter; votre bonheur est

attaché à mon amour, & cependant votre systême vous enleve ce bonheur. Jugés de ses avantages. - - Ne vous y trompez pas, Madame, ce n'est pas mon systême qui fait que je vous perds, c'est le besoin d'avoir le Comte de * * *, & comme le préjugé invincible de l'éducation ne vous permet pas d'admettre deux hommes au ministère de vos délassemens, vous avez besoin de vous persuader que vous ne m'aimez plus, pour en aimer déceimment un autre. Mais pour cela vous ne m'en aimerez pas moins. Les véritables inclinations sont éter-

nelles, & la preuve en est, que lorsque séparés par les circonstances, deux amans de retrouvent après trois ans, - nouvellement occupés chacun de leur côté, il ne vient pas à l'esprit d'une femme de refuser des droits imprescriptibles, & l'yvresse du bonheur se fait bien mieux sentir avec cet amant recouvré, qu'avec celui qui l'a remplacé. (Dans ce moment il tombe à ses genoux). Par exemple est-il en votre pouvoir de résister à ton amant? Rosalie, une fierté calculée vaut elle le délire dans lequel tes yeux humides du desir

plongent mes sens. Crois tu que dans cet instant il y ait pour moi quelque'autre chose dans l'univers Rosalie panchée sur son sein éprouvoit ce doux frémissement qui précède l'éclipse de la raison. Insensé, lui dit-elle, convalescent à peine, qu'allez vous faire ? alors elle s'arrache de ses bras impuissans, & le console par mille promesses, d'un sacrifice forcé. Pour l'achever ils se quitterent. C'est beaucoup d'avoir un instant de raison. Rosalie seule ne pouvoit s'empêcher de réfléchir, que malgré les principes détestables cet homme tri-

omphoit toujours, que la Baronne au contraire victime de la vertu & de la confiance avoit eu deux foibleſſes à pure perte.

L'inſtant du rendez-vous donné approchoit. Roſalie ſ'y rendit. Après les compliments d'uſage elles reprirent leur converſation. Comme vous; Madame, j'ai connu le bonheur de m'attacher. L'amour m'avoit donné un homme vrai, tendre, plein d'eſprit, trop beau peut-être, & poſſédant au plus haut degré l'art de faire du plaifir une affaire majeure. Je ne ſçais point quelles qualités il n'avoit pas.

Mais un seul défaut les obscurcis-
soit toutes. C'est que cet homme
avoit toujours quatre maitresses
à la fois -- Comment il vous
trompoit? -- Non, c'est de lui
que j'apprenois les occupations
de son ame. Et vous même,
Madame, vous êtes la dernière
conquête qu'il médite, il vient
de me le confier -- C'est donc
du Lord Belson que vous me
parlez -- Hélas! oui, c'est ce
Lord Belson qui s'est fait un sy-
stème absurde, toujours dupe de
son imagination, & jamais de
ses sens; toujours infidelle sans
prétexte qu'il n'est jamais incon-
stant.

Rosalie s'apperçut que lorsqu'elle avoit nommé Belfon, la Baronne avoit rougi; mais s'étant remise, elle articula assez mal je crois cependant, ma chère Rosalie, qu'un tel homme, malgré toutes ses graces seroit peu dangereux pour moi. D'ailleurs il le seroit trop de venir après vous. - - Continuons, s'il vous plait dit Rosalie; je ne suis encore qu'à la moitié de ma confiance. Ce qui me reste vous étonnera au moins autant, c'est qu'après vous avoir déclaré que Belfon vous aime, il faut aussi avouer que j'aime un peu le Comte de B . . .

A ce mot la Baronne ne put contenir sa joie. Elle saute au col de Rosalie, l'embrasse mille fois, & lui répète de cens façons que le Comte fera son bonheur, que c'est bien le plus honnête homme, le plus fidelle, le plus éternel, le plus raisonnable des amans.

Cette extrême vivacité trahit son double secret. Rosalie lui ayant donné le tems de se calmer, ajoute, nous allons au bonheur par deux routes bien différentes. Puissions nous nous réunir au terme. La froideur est pour vous, ce qu'est l'infidélité pour moi,

c'est-à-dire le premier des malheurs.

La Baronne répondit par des phrases vagues, & comme une femme bien convaincue intérieurement qu'elle coupera les ailes de son volage Anglois. Elles firent ensuite leur arrangement, convinrent de tous leurs faits, & se séparèrent.

Belfon ne taida pas à se faire présenter chez la Baronne. Il s'apperçut bien vite qu'il plaisoit, & passa à cette espèce d'entretien qui mène à une déclaration. La Baronne mit en avant ses résolutions, sa vertu, enfin tous les

lieux communs des femmes. D'ailleurs ajouta-t-elle qui m'assurera qu'un jour je n'aurai pas le sort de Rosalie, & que vous ne me sacrifierés pas comme elle? -- Quoi, que dites-vous, Madame, moi sacrifier Rosalie, moi l'abandonner! une femme qui possède une si belle partie de mon cœur. Et qu'elle idée vous même auriez vous de moi si j'étois capable d'une pareille atrocité!

Cet emportement déconcerta si fort la Baronne, peu accoutumée à la manière d'aimer de Belson, qu'elle rentra dans une au-

tre chambre, & le laisse seul faisant toujours ses exclamations.

Rosalie de son côté avoit vu le Comte, & lui avoit fait le récit de sa vie depuis le premier baiser de Sancerre, jusqu'à sa dernière résistance à Belfon. Il trouva tant d'honêteté dans une jeunesse un peu égayée qu'il lui avoua que sa liaison avec la Baronne n'étoit qu'un moyen de vaincre une passion, dont il n'esperoit pas de bonheur; qu'elle avoit du le trouver raisonnable & froid, parcequ'il n'avoit eü que des procédés au lieu d'amour; qu'il leur convenoit à

tous deux d'essayer leur cœur, dans un lieu ou Belfon ne seroit pas.

Ils effectuèrent ce projet. Rosalie au bout de six mois ne concevoit pas comment elle avoit pu se prêter au Sophismes de son Anglois. Lui même des jouissances, d'erreurs & d'apparence de plaisir, éprouva le malheur de ne rien aimer. L'âge de séduire commençant à passer, ne sachant plus comment on intéresse, il s'efforça de remplacer par l'étude & par l'ambition, les habitudes de son ame, & revenoit ensuite à ses premières erreurs.

La Baronne s'accoutuma à l'entendre, l'aima trois mois avec fureur, & l'abandonna bientôt à ses caprices.

Le Comte, qui se croyoit aimé, proposa sa main à Rosalie. Qui le croiroit? elle la refusa. La raison n'est rien mon ami, lui dit-elle, j'en suis martyre depuis un an. Un sentiment involontaire, mais irresistibile me rapelle sans cesse à mon infidelle. Le destin m'a comdamnée à vivre pour cet être. Il ne m'est plus possible de perdre de vie son image, & malgré moi je cours

me précipiter de nouveau dans
ses fers.

C'est ce qu'elle fit, & fut heu-
reuse & malheureuse jusqu'à ce
que les années (les vrais pré-
cepteurs des hommes) eussent
rendu son amant à lui même &
à elle.

F I N.

11

2

Blessebois Pierre Comte

Autre manuscrit

B. II. n. 1353



Pol. 8. I 77



Maximes d'amour

Paris 1668. pet in 12.

attribué à Guesy - Habu-
tion.

Plus que le feu, plus que le vent,
Plus que le tonnerre, plus que le vent,
Plus que le feu, plus que le vent,
Plus que le tonnerre, plus que le vent,

Autre.

Tant que les yeux, tant que les yeux,
Tant que les yeux, tant que les yeux,
Tant que les yeux, tant que les yeux,
Tant que les yeux, tant que les yeux,

Autre.

Je suis surpris, je le confesse,
Lors que je vois quelque amant
S'apaiser par un doux serment,
Aux charmes d'un tel serment,
Et les laisser en repos.

Autre.

On est vite vidée alors qu'on se propose,
D'avoir le jeu, l'amour et la guerre en l'esprit,
Je fais bien qu'en aimant il faut faire autre chose,
Mais non, hors de l'amour, par manière d'apert.



